N° 1697. — 5e Année — CINQ CENTIMES — Lundi 5 Juin 1893

REDACTION & ADMINISTRATION :
ROUBAIX, rue du Vieil-Abreuvoir, N° 12
TOURCOING, rue Verte, 56

PRIX DES ABONNEMENTS
ROUBAIX-TOURCOING
3 mois, 4 fr. 50. — Un an, 18 fr.
NORD et départements limitrophes
3 mois, 6 fr. — Un an, 24 fr.
L'abonnement continue sauf avis contraire.

L'AVENIR DE ROUBAIX-TOURCOING

Journal Républicain quotidien

PRIX DES ANNONCES :
ANNONCES .... 0 fr. 20 la ligne
RÉCLAMES .... 0 fr. 50 —
FAITS DIVERS ...... 0 fr. 75 —
LOCALES .... 1 fr. 00 —

Les annonces sont reçues à LILLE, aux bureaux du Journal et PARIS, l'Agence Havas, place de la Bourse, 10.

TÉLÉPHONE

Les Néo-Républicains

Les groupes de droite, quels qu'ils soient, ont bien de la peine à adopter vis-à-vis de la République une attitude un peu nette et franche. Un député appartenant à ce côté de la Chambre, qui avait pris l'autre jour la parole à propos des circonscriptions électorales, se plaignait que son républicanisme et celui de ses amis ne fut pas considéré plus au sérieux, et cependant, disait-il, il était républicain depuis 1885 !

C'est une date, cela, évidemment, et voilà déjà un républicanisme qui compte ! Malheureusement, ces néo-républicains, ces républicains conservateurs, comme ils aiment à s'appeler, ont toujours une attitude d'hostilité ouverte, de mécontentement et d'antipathie insurmontable vis-à-vis de la République ; ils n'ont jamais craint de se servir de la diffamation, de l'outrage, de la calomnie contre ses lois, ses institutions et ses plus dévoués serviteurs ; ils se sont alliés en toute occasion, pour la combattre, avec les socialistes mêmes dont ils sont le plus séparés par toutes leurs idées et tous leurs principes, préférant, disaient-ils, voter avec ces révolutionnaires qu'avec les républicains ! Comment donc pourraient-ils prétendre au droit de porter le nom de républicains conservateurs et comment feraient-ils prendre leur adhésion au sérieux, aussi longtemps qu'ils agiront ainsi ?

Nous nous souvenons que dans une élection encore récente M. Le Gavrian, ses journaux et ses amis disaient qu'ils aimaient mieux voter pour un candidat socialiste-collectiviste que pour un républicain, parce que la victoire de ce candidat socialiste-collectiviste serait « une défaite pour la République ».

C'était leur propre langage, imprimé en toutes lettres, et ces belles déclarations ne remontent pas à 1885, ni même à 1889 ; elles remontent à peine à dix-huit mois. On est obligé de convenir que la haine la moins mesurée, l'antipathie la plus farouche ne s'exprimerait pas autrement, car il faut terriblement détester son ennemi pour le combattre par les moyens auxquels on est le plus opposé par caractère, par tempérament, par intérêt et par tradition !

Quand on est conservateur et qu'on va jusqu'à travailler avec le socialisme collectivisme, qu'on lui sourit, qu'on lui tend les bras, afin de battre, grâce à ce concours, le parti républicain, il faut convenir qu'on est un singulier républicain et un singulier conservateur.

Ce que l'on a fait hier, on semble encore, sur plus d'un point, disposé à le faire demain. Sans cesse, on laisse percer dans les journaux cette opposition à la République, qui ne recule devant rien pour lui causer du dommage, et l'on continue à faire une politique qui signifie : « Tout, tout plutôt que la République et les républicains. »

Les ralliés de ce genre se sont montrés extrêmement froissés de l'expression employée à leur égard par le président du conseil dans son discours de Toulouse. Ils parlent de faire une interpellation, ou mieux, un banquet avec des toasts et des harangues, pour protester contre le qualificatif en question.

Ils veulent à tout prix éloigner d'eux ce mot de «résigné», qui ne saurait, disaient-ils, s'appliquer à eux en aucune façon. Hélas ! ils ne font que trop voir en effet que le mot ne leur convient pas et que la résignation aux lois inéluctables de l'histoire et aux décrets de la Providence invisible n'est pas du tout leur affaire !

A la vérité, il n'y a rien d'injurieux, rien de blessant pour des chrétiens à entendre dire qu'ils se résignent à la marche des événements de ce monde. La résignation est une noble vertu et une marque de grandeur d'âme, tandis que la révolte du sens personnel, l'insurrection de l'intérêt particulier, de la vanité, de l'amour-propre contre les grands changements de la politique du monde, est une chose très puérile et très misérable, un défaut éminemment anti-social.

Les hommes politiques qui, après avoir pendant vingt ans combattu le gouvernement républicain, veulent venir à lui, sont dans une situation difficile et à peu près inextricable parce qu'ils ne se résignent pas à s'effacer pour un temps.

On n'arrivera pas à comprendre comment ils peuvent honorablement se présenter pour soutenir la République, après s'être présentés pour la ruiner et la détruire. Ils pouvaient parfaitement se recueillir, rentrer en eux-mêmes, laisser mûrir leur conversion, consacrer quelques années à l'étude et à la philosophie, apporter à la République leur concours loyal et désintéressé pour lui donner les meilleurs représentants que l'on pourrait rencontrer et constituer cette majorité de gouvernement homogène et compacte, dont nous avons un si pressant besoin.

Cette politique les eût justifiés, leur eût valu estime et confiance. Mais continuer à batailler pour leur compte, contre la République et contre les républicains, en semant de tous côtés les animosités et les suspicions, en empêchant précisément de se former cette majorité de gouvernement qu'il faut à la République ; rassembler de droite ou de gauche des éléments contraires et disparates, dans une alliance anti-parlementaire, travailler à créer de plus en plus dans l'opinion un état de confusion et d'anarchie, oh ! certes, voilà une belle politique et bien digne de ceux qui aspirent à constituer un parti républicain conservateur !

L'occasion était cependant unique pour eux, et tout semblait concourir à la leur rendre très favorable. Ce qui leur a manqué le plus, c'est le désintéressement de l'heure présente en vue de l'avenir, c'est le détachement des ambitions immédiates et personnelles ; c'est aussi une adhésion franche et toute simple, sans récriminations et sans phrases, à ces institutions et à ces lois dont on est obligé aujourd'hui de reconnaître la nécessité.

Les Républicains ont sauvé de leurs assauts la maison dans laquelle les réactionnaires sont décidés maintenant à chercher un refuge : il fallait honorer ces républicains prévoyants et perspicaces, rendre justice à leurs efforts et à leurs mérites : on a fait tout le contraire, on fait encore tous les jours le contraire et l'on prétend être considéré comme sincères républicains et bientôt comme les seuls républicains, au détriment des hommes qui ont consacré toute leur vie à la République ! C'est exiger un peu trop de l'opinion et des électeurs.

Ces réactionnaires ont beau prendre le masque républicain ; ils restent réactionnaires, cléricaux, monarchistes, bonapartistes dans le sang et dans les moëlles ; ils se montrent en tout et pour tout les ennemis irréconciliables de la démocratie. Les électeurs leur feront bien voir qu'ils ne sont pas disposés à remettre en des mains aussi peu sûres les mandats électifs et les destinées du gouvernement de la République.

Un Vieux Républicain.

LES Contes de France

Aujourd'hui paraît en librairie, le nouveau volume *Les Contes de France* (1), de notre collaborateur E. Lagrillière-Beauclerc, livre dont M. Jules Simon, de l'Académie Française, a bien voulu écrire la préface.

Ce livre est d'un bout à l'autre animé d'un ardent souffle de patriotisme. Il met en action les sentiments les plus élevés et à notre époque d'incrédulité et de scepticisme, il enseigne le respect des saintes croyances au drapeau et à la patrie.

Nous croyons devoir reproduire un des contes renfermés dans ce volume. Cette page donnera une idée du caractère général se dégageant de l'ensemble du nouvel ouvrage de notre collaborateur.

L'ALSACIENNE

De Tlemcen à Nemours, la route est longue.

Le bataillon a traversé onze fois la rivière, qui coupe de ses zig-zags capricieux l'interminable ruban de route.

On a campé l'avant-veille en pleine *brousse*, dans un champ de palmiers nains, auprès duquel coulait un mince filet d'eau.

Ce sont les cuisiniers qui ont marqué l'étape. L'endroit était propice pour faire la soupe et puisque l'on devait dormir à la belle étoile, autant là qu'ailleurs.

Puis, le lendemain, on fraternisait avec les camarades détachés à Lalla-Maghrnia. On avait un peu levé les bidons, mais au matin, quand les clairons avaient jeté à travers la plaine leurs notes claires et vibrantes, chacun avait lestement bouclé son sac et le pied alerte, l'esprit dispos, on s'était mis en route pour le caravansérail d'Aïn-Tolba.

Neuf lieues à offrir à ses jambes.

Peuh ! la belle affaire ! Le 53e en a bien vu d'autres et les noirs africains du bataillon de tirailleurs, caserné à Tlemcen, savent que les troupiers du colonel Japy se soucient peu des kilomètres.

Quand on a dû, le mois précédent, doubler l'étape pour aller dire deux mots aux révoltés de la tribu des Beni-Snassen, les turcos ont semé quinze traînards le long des chemins et les lignards n'ont laissé en arrière quelle cantinier, dont la guimbarde à deux roues ne pouvait point se dépêtrer des ornières.

Donc on a bon pied, bon œil, et si l'on donne de temps en temps un coup de sac pour déplacer les courroies qui vous coupent les épaules, on ne perd pas, pour cela, sa place dans le rang.

Le caporal Moreau, un parisien du faubourg Saint-Antoine, pour égayer les longueurs du chemin, entonne une chanson de caserne, probablement de sa composition :

> Les caporaux et les sergents,
> Ils en ont de la *belle* argent.
> Ils vont boire la bonne bière,
> Et toi, pauvre soldat, faut boire à la rivière.
>
> Par exemple, on est bien nourri,
> On a d' la soupe et du bouilli.
> L' dimanche, pour régaler la troupe,
> On lui z'y donne alors du bouilli et d' la soupe.

Le bataillon accompagne au refrain.

Les kilomètres succèdent aux kilomètres ; le chanteur ne se lasse pas. Il modifie de temps à autre le texte de sa chanson, mais la colonne donne toujours la réplique.

Il y a dix mois que l'on roule ainsi à travers la broussaille, stationnant quinze jours ici, un mois là, aussi tout le répertoire du chanteur y a passé.

Il n'a plus rien de neuf dans son sac, mais n'importe. Le troupier n'est pas exigeant et, au besoin, il sait se contenter des scies interminables du genre de :

> Ma capote a deux boutons,
> Marchons...

La capote a quelquefois cinq cents boutons, quand on est arrivé à l'étape, mais on n'a pas, du moins, engendré la mélancolie le long de la route et ce rythme, donné à la marche, a souvent empêché des pieds gonflés d'ampoules de s'arrêter et de faire classer leur propriétaire dans la catégorie des traînards.

***

Enfin, le clairon vient de jeter au bataillon les trois notes de la halte.

On est au pied de la montagne, au sommet de laquelle se trouve le caravansérail.

Il n'y a guère que cinq kilomètres de côte à gravir, en suivant le chemin qui s'enroule en spirale autour de l'énorme butte, mais la pente est roide et le chef de bataillon veut donner à ses hommes le temps de reprendre haleine. Il ordonne un repos de vingt minutes.

On jette pour un instant les sacs à terre. On s'assied au bord de la route et on donne du jeu aux ceinturons.

— Holà ! caporal Moreau ! crie un des soldats. Est-ce que vous n'allez pas tout à l'heure nous entonner quelque chose pour nous aider à grimper là-haut.

— Pas pour l'instant, mon fiston ! Je passe la parole aux clairons. Ça ne peut pas être tout le temps chacun *mon* tour.

— Les clairons sont tous poussifs, reprend un autre, ils vont faire des couacs avant seulement d'avoir avalé un kilomètre.

— Monsieur a les oreilles sensibles, dit un loustic. Il sort sans doute du Conservatoire ?

— Blagueur ! fait Moreau. S'il sortait de cette cahute-là, il trouverait encore de l'harmonie dans le hurlement du cochon qu'on étrangle.

A ce moment, de grands éclats de rire se font entendre, accompagnés du cri : « Faites circuler » que les soldats se jettent de l'un à l'autre, en se passant des paniers de mains en mains.

— Qu'est-ce que c'est que çà ? se demande-t-on à la compagnie d'arrière-garde, où se trouve Moreau et son escouade.

Enfin, les paniers arrivent et comme il n'y a plus de troupiers pour les faire circuler, force est bien de les poser par terre.

On constate alors qu'ils sont remplis de figues de Barbarie.

— A qui le magasin ? demande Moreau.

— A cette petite, répond un soldat en indiquant du geste une fillette de 10 à 12 ans qui traverse toute la longueur de la colonne, sans paraître autrement effrouchée de la farce que lui ont faite les troupiers. Elle sait bien quelle retrouvera ses paniers tout à l'heure. Elle n'est pas inquiète.

Quand elle arrive auprès de Moreau, ce dernier la questionne, habitude de parisien blagueur qui cherche sans cesse des éléments pour alimenter sa gouaillerie :

— Où allons-nous comme-ça, la belle enfant ?

— Là-bas, répond la fillette en indiquant quelques maisons blanches, éparses dans la plaine.

— Tu vas vendre tes figues aux habitants de ce village ?

— Oui ! fait-elle avec un geste résigné.

— Et ça va le commerce des figues ?

— Pas trop ! monsieur.

— Mais tu n'es pas de ce pays-ci, avec tes grands yeux bleus et tes cheveux blonds filasse ; comment se fait-il que tu sois dans cette région de moricauds ?

— Nous sommes venus d'Alsace, maman et moi, répond la fillette.

— D'Alsace ! Et le caporal se rapprocha ainsi que quelques soldats que ce mot vient subitement d'intéresser.

— Et pourquoi as-tu quitté l'Alsace ?

— Parce que je n'ai plus de papa ; les Prussiens l'ont tué pendant la guerre.

— Pauvre gosseline ! fait le caporal un peu attendri.

— Et puis, continue l'enfant, mon frère, pour ne pas servir dans un régiment allemand s'est sauvé en France. Il s'est engagé dans la légion étrangère. Alors les Prussiens nous ont pris notre maison et notre champ. Quand nous n'avons plus rien eu, maman m'a dit : Vivre ici ou vivre autre part, ça nous est bien égal maintenant. Rapprochons-nous de ton frère, Et nous sommes venus en Afrique ! Voilà.

Les soldats sont émus, et Moreau qui, sous son scepticisme apparent, est un sentimental, est peut-être plus impressionné encore que les autres.

Il se gratte un instant le front, cherchant dans sa cervelle ce qu'il pourrait bien faire pour être utile à cette fillette. Tout à coup, une inspiration lui vient :

— Holà ! hé ! les lapins du 53e glapit-il, avec sa voix claire qui sonne comme une trompette. Qui est-ce qui veut des figues ! Voilà une petite qui vient tout exprès d'Alsace pour vous en vendre.

Et s'emparant vivement des deux paniers, il reprend :

— On les vend un sou la pièce. Cinq centimes les jolies figues d'Alsace, c'est pour rien !

Les soldats s'approchent en riant et quelques gros sous tombent dans la main du caporal qui a pris ainsi la haute direction de la vente.

— Un sou ! c'est à un sou la pièce les figues d'Alsace. Il n'y en aura pas pour tout le monde.

— L'Alsace produit donc des figues de Barbarie ? interroge un soldat.

— L'Alsace produit toutes sortes de choses étonnantes, répond Moreau. C'est le pays des merles blancs et des moutons à cinq pattes. Le 53e en est sorti et, dans les temps anciens, bien avant que tu aies songé à faire le gommeux avec les godillots n° 45, que l'Etat t'as donnés, notre régiment s'appelait le « régiment d'Alsace » ; note ça sur tes tablettes, camarade ! et si tu es bien sage, on te conduiras un jour dans cette belle province-là.

En attendant qui veut des figues ? On les vend un sou, cinq centimes, un vingtième de franc la pièce, pas davantage.

Malgré toute l'éloquence du marchand improvisé, la vente ne va pas très fort, ce qui fait que le caporal se fache :

— Eh bien ! quoi donc ! crie-t-il, on fait la sourde oreille ! Quand on vous dit que c'est pour empêcher une petite alsacienne de crever de faim. Ne connaissez-vous plus l'histoire de votre régiment, tas de... ou le soleil d'Afrique vous a-t-il déjà cuit le cœur !

— Eh non, caporal ! nous voudrions bien tous acheter des figues, mais voilà ! on ne doit faire le *prêt* que ce soir, et nous n'avons le sou ni les uns ni les autres.

— Fallait donc le dire tout de suite, dit Moreau qui, abandonnant ses paniers, court précipitamment vers le capitaine pour lui expliquer la chose.

Le capitaine Mathieu, un officier distingué doublé d'un brave homme, ne se fait pas tirer l'oreille. Il ouvre sa sacoche, la vide dans la main du caporal, et lui dit :

— Voici le prêt de la compagnie, débrouille-toi.

— Parfaitement, mon capitaine. Vous allez voir comme ça va être simple.

Et le caporal, sans se préoccuper autrement de la hiérarchie, cria d'une voix tonnante :

— Quatrième compagnie du premier bataillon du 53e bidon, formez le cercle !

Les soldats se bousculent en riant autour de Moreau et s'apprêtent à écouter l'orateur.

— Camarades, fait le caporal, il nous est tombé aujourd'hui sur les bras une fillette qui vient d'Alsace. Son père a été tué par les Prussiens. Son frère est soldat comme nous. La mère et la petiote courent les grands chemins, sans savoir le matin si elles dîneront le soir. Elles ne mendient pas, pourtant ; elles vendent des figues. Voulez vous que nous achetions le contenu des deux paniers que voilà ? Nous mangerons les figues et nous donnerons notre prêt à la petite. Nous en serons quitte pour boire ce soir, en guise de vin, un vieux coup de Château-la-Pompe. Ça va-t-il ?

— Ça va ! répond la compagnie, d'une seule voix.

Alors Moreau se rapprochant de la fillette, verse dans le tablier qu'elle lui tend, tout le prêt de la compagnie.

La petite, émue, se met à pleurer.

— Veux-tu bien ne pas pleurnicher, comme ça, petite bécasse, dit Moreau, plus attendri lui-même qu'il ne veut le paraître. Quand on est la sœur d'un troupier, les larmes doivent être rayées du programme.

A ce moment, l'ordre de remettre le sac au dos est donné. Les troupiers reprennent le harnachement de campagne, passent leur fusil en bandoulière et se replacent sur quatre rangs.

Le commandant fait un signe et la colonne s'ébranle, soutenue par les clairons qui pour aider la montée, sonnent le pas de charge :

> « Y aura la goutte à boire là-haut,
> Y aura la goutte à boire... »

Alors Moreau se penche à l'oreille de la fillette et lui dit :

— Ecoute bien cette sonnerie-là, petite ! C'est sur cet air que nous irons un jour en Alsace pour vous rendre, à ta maman et à toi, la maison et le champ que les Allemands vous ont pris.

Et le caporal va reprendre sa place dans le rang, faisant un signe d'adieu à l'enfant qui, immobile au milieu du chemin, suit longtemps des yeux la colonne qui s'en va vers Aïn-Tolba.

E. Lagrillière-Beauclerc.

(1) A. Tallandier, éditeur à Paris, 167, rue de Rennes, et à Lille, 11 et 13, rue Faidherbe. Prix du volume, net : 3 francs.

Les *Contes de France* seront mis en vente dans les principales librairies de Paris et de province et dans toutes les bibliothèques des gares à partir du 15 juin.

NOS DÉPÊCHES

Service spécial télégraphique et téléphonique de l'Avenir de Roubaix-Tourcoing

Conseil de Cabinet

Paris, 3 juin. — Les ministres se sont réunis samedi matin à l'Elysée sous la présidence de M. Carnot.

MM. Viger et Viette, partis pour Besançon, n'assistaient pas au conseil.

M. Develle a fait connaître que le sultan avait concédé à des Français le chemin de fer de Syrie ; il a annoncé en outre que l'information publiée par certains journaux, relativement à la réduction du traitement des commissaires européens de la dette égyptienne était inexacte.

Enfin, M. Poincarré a fait savoir qu'à la suite de l'interpellation développée vendredi au Sénat par M. Girault (du Cher), il avait convoqué à Paris l'inspecteur d'académie de Bourges, l'inspecteur primaire de St-Amand et l'instituteur de Saint-Gaudel.

CHAMBRE

Séance du 3 Juin

AVANT LA SEANCE

La commission du budget

M. Siegfried a donné sa démission de rapporteur du budget de commerce. La commission du budget ayant réduit malgré lui 80,000 francs sur le budget de ce ministère, la commission a émis un vote pour prier M. Siegfried de garder son mandat. M. Siegfried n'a pas encore fait connaître sa résolution.

La suppression de l'impôt des portes et fenêtres

Voici le texte de l'amendement présenté par M. Cornudet, député de la Creuse, à l'article 6 de la loi de finances :

La contribution des portes et fenêtres est supprimée.

Elle est remplacée, à partir du 1er janvier 1894, par une taxe représentative *calculée à raison de 2 fr. 40 0/0* sur le revenu net imposable de la propriété foncière bâtie et assise, comme cette dernière contribution par voie de quotité.

La taxe représentative est due, sauf les exceptions ci-après, pour tous les locaux assujettis à la contribution foncière des propriétés bâties.

Le taux de la taxe représentative des portes et fenêtres est fixé en principal, pour 1894, en ce qui concerne les usines et bâtiments y assimilés, à 1 fr. 20 0/0 du revenu net spécifié à l'article précédent.

Le même taux de 1 fr. 20 0/0 sera appliqué aux maisons et autres locaux ne rentrant pas dans la catégorie des usines et dont la valeur locative ne passe pas.

100 fr. dans les communes de 5,000 habitants et au-dessous.

200 fr. dans les communes de 5.001 à 10.000 habitants ;

250 fr. dans les communes de 10.001 à 30.000 habitants ;

300 fr. dans les communes de 30 001 et au-dessus ;

500 fr. dans la ville de Paris.

La taxe représentative de la contribution des portes et fenêtres sera exigible contre les propriétaires et usufruitiers, fermiers et locataires principaux des maisons et usines ; mais les proprié

Feuilleton de l'*Avenir de Roubaix-Tourcoing* 46

VIVIANE

DEUXIEME PARTIE

Et il se mit à ramer. Il était enchanté de sa petite combinaison : ce commissionnaire s'imaginait bien réellement qu'il allait donner une autre représentation dans une villa située à la pointe de la Croisette ; et, si cela lui convenait, il pouvait bien s'y rendre en bateau. Mais au lieu de se diriger vers la pointe de la Croisette, il fila sur le large, gagna un endroit où la mer a plus de cent mètres de profondeur.

Et il jeta sa caisse par-dessus bord.

— Maintenant, s'écria-t-il avec bonheur, il ne reste plus rien du célèbre Morelli.

Et il revint vers la terre.

Le patron du bateau, après avoir fait une petite séance dans un café, se promenait de nouveau sur le sable.

M. Morel le paya généreusement, puis courut, avec une légèreté de jeune homme vers son hôtel. Et sa note réglée, il se rendit à la gare, murmurant :

— Demain, je les embrasserai tous les deux, et je ne les quitterai plus ! Ma vie de misère est enfin terminée !

Et il éprouvait une joie enfantine à s'installer dans l'express de Paris, et il lui semblait qu'il fût déjà dans son coquet appartement, lorsque, au moment même où le train s'ébranlait, un officier de marine se précipita dans le compartiment en criant :

— Père ! mon bon père !

— Toi !... Gilbert !... Ici !

Et, après avoir embrassé son fils, il le contemplait, lui donnait d'affectueuses tapes sur l'épaule :

Et il murmurait avec une joie intense :

— Toi !... C'est bien toi !... Sapristi ! Ta mère va être jalouse de mon bonheur ; j'aurai eu ton premier baiser !...

Le train était parti ; ils avaient la chance d'être seuls dans leur compartiment. Et M. Morel reprenait son fils, le serrait follement contre sa poitrine.

— Ah ! je suis bien heureux !... Mais tu vas m'expliquer comment je te trouve ici, quand je te croyais déjà à Paris : ta mère, dans sa dernière lettre m'annonçait qu'elle t'attendait d'un jour à l'autre...

Gilbert répondit sans embarras :

— C'est que, dans la marine, on n'est jamais son maître, mon bon père !

Et il raconta à son père que l'officier, qui devait prendre le commandement de son aviso, ayant eu une prolongation de congé de quelques jours, lui-même avait dû continuer son service jusqu'à aujourd'hui.

Il donnait cette explication avec un calme parfait, sans le moindre tremblement dans la voix ; il semblait tout entier au bonheur d'avoir retrouvé son père. Il était parvenu à se rendre si bien maître de son cœur qu'il ne se troubla même pas, lorsque son père s'écria :

— Nous retrouver ainsi à Cannes, au même train. Oh ! La bonne surprise !... Dans le même compartiment !

Et lui qui, depuis une demi-heure, guettait à la gare, l'arrivée de son père, il eut le courage de répondre en souriant :

— C'est que j'ai failli te manquer ; je t'ai aperçu au dernier moment, comme tu mettais la tête à la portière !... Tu penses si j'ai vite quitté mon compartiment pour venir te retrouver !

— Cher enfant !

Hélas, quand il avait vu arriver son père, son courage l'avait tout d'abord abandonné ; des larmes avaient jailli de ses yeux ; et il s'était caché jusqu'à la dernière minute pour raffermir son énergie ; maintenant, il était sûr de lui.

Il demanda :

— Mais toi, père, comment te trouvais-tu à Cannes ?

M. Morel était si bien habitué à expliquer ses voyages qu'il répondit sans résister :

— J'avais terminé ma tournée en Italie, et je me suis arrêté à Nice et à Cannes pour saluer quelques clients... Tu sais : de vieux clients, que je connais depuis des années !

— Oh ! Tes clients ! interrompit Gilbert avec un joli mouvement de tendresse, voilà des gens dont je ne veux plus entendre parler.

— Ah ! que voilà un point sur lequel nous sommes bien d'accord : répliqua vivement son père. Plus de clients ! Plus d'affaires ! Plus rien... que mon fils ! J'ai assez travaillé ! Je me repose enfin.

Gilbert du déployer des efforts surhumains pour ne pas perdre son calme en entendant ce : « J'ai assez travaillé ! »

Il savait maintenant combien son père avait dû souffrir pour travailler ainsi.

— D'ailleurs, continuait M. Morel, mon but est atteint, et même au-delà. J'ai fait des affaires d'or cette dernière année : nous possédons trois cent mille francs, mon chéri, et nous en détacherons cent mille quand tu voudras te marier !

Cela, c'était trop ! Gilbert se pencha à la portière puis se rassit en portant son mouchoir à ses yeux.

Il bégaya d'une voix étranglée :

— J'ai voulu voir ce paysage, qui est admirable, et un peu de poussière de charbon m'est entré dans l'œil... Là, le voilà enlevé... Oh ! regarde, père, comme ces rochers sont beaux ! Moi, avec ce morceau de charbon j'ai les yeux tout brouillés...

Il expliquait ainsi ses larmes.

Durant quelques minutes, le train roula au bord même de la mer : la lune, qui se levait, éclairait fantastiquement d'énormes masses des rochers plongeant à pic dans les vagues. L'excuse était bonne pour changer de conversation ; mais bientôt le talus remontait et le train se trouvait dans une tranchée.

Le père et le fils demeurèrent un long moment silencieux, puis M. Morel, d'une voix légèrement hésitante, demanda :

— N'as-tu pas vu la famille de Montmoran pendant ton séjour à Cannes ?

Gilbert avait prévu cette question : il eût été plus simple pour lui de répondre négativement, cela évitait toute explication dangereuse ; mais un hasard quelconque, probablement même, pouvait apprendre la vérité à son père, qui lui demanderait les motifs de son mensonge. Autant raconter la vérité tout de suite, en l'arrangeant de manière à ne pas inquiéter M. Morel.

Et il dit :

— Oui, père, j'ai vu la famille de Montmoran.

— Quand ?

— Deux ou trois fois. Mme de Montmoran donnait justement hier un grand bal auquel j'ai assisté.

— Ah ! fit M. Morel en palissant.

Et, Gilbert, d'un ton tout à fait naturel, continua :

Tu as peut être aperçu la villa de Mme de Montmoran, une belle habitation blanche qui domine toute la vallée.

— Oui, oui, je dois l'avoir aperçue, bégaya l'escamoteur.

Et cette horrible pensait le bouleversait : « Si mon fils était allé aujourd'hui à la villa des Anémones, il m'aurait vu. »

— Mais... tu n'y est pas retourné aujourd'hui ? interrogea-t-il avec une poignante anxiété.

Et aussitôt, comprenant l'étrangeté de sa question :

— Je te demande cela parce que j'ai entendu dire, aujourd'hui, à Cannes, que Mme de Montmoran donnait une matinée...

— En effet, répondit Gilbert, mais une simple matinée enfantine...

— Alors, tu n'y es pas allé ?

— Pardon, père, j'y suis allé.

M. Morel se rejeta en arrière ; ses mains se crispèrent sur les cousins... Son fils avait donc pu le voir sous son humiliante livrée ?

Gilbert souffrait horriblement des tortures de son père : il eut cependant la force de demeurer calme, d'expliquer qu'il était seulement monté à la villa des Anémones pour faire ses adieux à la famille de Montmoran, qu'il n'avait pas pris part à la fête...

— Comme ce n'était qu'une fête d'enfants, je n'ai fait que passer à la villa : j'avais mes préparatifs de départ à terminer.

En devant cette explication si naturelle M. Morel se remettait peu à peu ; et Gilbert le voyait sourire.

— Pauvre père ! pensait-il, s'il connaissait toute la vérité, il serait malheureux pour le reste de sa vie.

Et le sentiment qu'il accomplissait son devoir, bien secrètement, le consolait un peu de son abominable chagrin.

Ils causèrent ensuite longuement de la campagne de Gilbert en Algérie ; et l'officier se raidissait, quand son père disait les villes où il avait reçu des lettres de lui : Vienne, Milan, Naples... la dernière à Gênes.

Autant de villes où il avait dû accomplir son pénible métier, faire le fantoche pour amuser des enfants !

Enfin ! C'était fini, cela. Et, comme il allait entourer la vieillesse de M. Morel, la récompenser de tant de dévouement, se bien consacrer à lui !

A onze heures, ils arrivaient à Marseille et repartaient immédiatement pour Paris. Gilbert, brisé, par les émotions, s'endormit presque aussitôt ; et son père passa la nuit à le contempler, à le recouvrir, lorsque d'un mouvement brusque, il rejetait ses couvertures, à le replacer doucement lorsque le mouvement du train l'amenait insensiblement au bord de la banquette.

Toute cette nuit, M. Morel fut heureux comme il ne l'avait pas été de sa vie.

Et il la revoyait, cette vie abominable, dans laquelle il avait été entraîné par les circonstances et qui lui avait semblé charmante au temps de sa jeunesse... Quand il avait voulu en changer, il était trop tard, hélas ! Il avait dépassé l'âge où l'on peut se créer une situation nouvelle : il était dans l'engrenage et avait dû marcher jusqu'au bout.

Son père était un prestidigitateur de cirque, qui courait la province avec une modeste troupe, au milieu de laquelle M. Morel avait été élevé. Milieu très honnête — car le personnel d'un cirque se compose presque toujours de braves gens, forcés de beaucoup travailler pour gagner leur vie — mais qui ne convenait que médiocrement à son caractère.

Dès sa jeunesse il avait dit :

— Non, non, je ne serai pas comme papa.

Et il songeait à le quitter, à se faire une situation plus régulière, plus bourgeoise, quand son père devint infirme. Il fallait gagner de l'argent et en gagner tout de suite. Il lui était impossible d'hésiter.

M. Morel continua donc le métier de son père, auquel il avait été dressé et l'infirme ne manqua de rien.

Le long sacrifice de M. Morel commençait.

Seulement, le jeune prestidigitateur abandonna la province et obtint des engagements à Paris, où son métier lui laissait assez de loisirs pour qu'il pût travailler et s'instruire.

Il conquit rapidement une jolie situation, bien indépendante, et cela le réconcilia avec son métier. Il lui aurait été d'ailleurs impossible d'en changer, tant qu'il avait son père à soutenir ; nulle part, il n'aurait trouvé un salaire aussi élevé.

Il épousa une orpheline, petite ouvrière qui gagnait péniblement sa vie dans un atelier de couture. Moins que jamais, il pouvait songer à changer de carrière, car un enfant était rapidement venu ajouter ses charges, un fils. Par exemple, il apporta une modification à son existence : au lieu de s'engager dans des troupes, il travailla seul, l'hiver dans les salons parisiens, l'été dans les châteaux ou aux bains de mer.

Après la mort de son père, que sa femme avait soigné avec un dévouement absolu, il ne voyagea même plus seul. Dès que l'été arrivait, Mme Morel allait s'installer sur une plage autour de laquelle son mari rayonnait.

Ils avaient le bonheur paisible et sûr de gens qui se suffisent à eux-mêmes. Et ils étaient absorbés par l'éducation de leur enfant. Ce fut la pensée de l'avenir de cet enfant qui amena M. Morel à modifier encore son genre de vie.

La première fois où Gilbert demanda : « Toi, mon père, que fais-tu ? » M. Morel rougit de son métier, non pour lui-même mais pour son enfant. Et il répondit timidement :

— Je suis dans les affaires.

Gilbert voulut savoir dans quel genre d'affaires.

Il répliqua avec intérêt que c'étaient des affaires à la commission, pour diverses maisons ; puis il détourna la conversation.

(*A suivre*) — Pierre Sales.